Le temps qu'il reste

Film palestinien d'Elia Suleiman

André Videau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/424>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.424

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2009

Pagination : 214

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

André Videau, « Le temps qu'il reste », *Hommes & migrations* [En ligne], 1281 | 2009, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/424> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.424>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Le temps qu'il reste

Film palestinien d'Elia Suleiman

André Videau

- 1 Après *Chronique d'une disparition* – 1998 –, *Intervention divine* – 2002 –, voici le troisième volet du triptyque auto-historique d'Elia Suleiman. Entre Paris et New York, le Liban et la Palestine, la conception de ce nouveau film a demandé plus d'obstination et soulevé plus de difficultés, mais la méthode reste la même. La nouveauté, c'est l'approche plus évidente de la biographie, rythmée comme une valse à quatre temps.
- 2 Celui qu'un critique inspiré a qualifié de clown dépressif, qui utiliserait l'humour avec mauvaise humeur, nous revient avec une chronique plus intimiste située dans les territoires occupés par Israël depuis 1948 (il est né à Nazareth en 1960). Pour l'authenticité de la première période, il s'est appuyé sur des documents familiaux : notes rédigées par son père, correspondances adressées par sa mère à des parents ayant quitté la Palestine pour se fixer en diaspora. Tout cela se télescopant bien sûr avec des souvenirs obsessionnels, des pans de mémoire restaurés, des métaphores qui déplacent les lignes, des séquences répétitives proches de la pantomime.
- 3 C'est à travers les anecdotes que l'on peut tenter de décrypter cette apologie du non-sens. Comme des vignettes illustratives, les images se succèdent. Dès le début, un taxi bloqué par des pluies diluviennes sur une bretelle d'aéroport stoppe, et le chauffeur s'avoue incapable de conduire son client "à la maison". Impassible, sur la banquette arrière, on reconnaît l'auteur-interprète Elia Suleiman, sa silhouette dégingandée, son regard ébahi. Après beaucoup d'images d'une vie, on retrouve le même, sans doute plus désorienté par ses vagues hésitations, prêt à sauter à la perche au-dessus du mur qui sépare Israël des Territoires, performance onirique qui force à choisir entre l'Orient et l'Occident.
- 4 Entre-temps, on a suivi les péripéties d'une vie : de l'école primaire, où les fillettes devaient se produire à la chorale hébraïque et où le petit rebelle se faisait tancer pour avoir dénoncé l'impérialisme américain, à l'âge adulte et à la résistance du père comme du fils à l'occupation. Sans que jamais soit résolu le lancinant problème de la prédominance. Tandis que la patrouille israélienne est cantonnée dans les camions militaires, les soldats aperçoivent aux fenêtres de jeunes Arabes se trémousser dans

une boum autorisée. Ne leur reste plus qu'à fredonner les tubes technos internationaux.

- 5 Une dernière pièce à apporter à ce dossier tragico-cocasse. Peut-être la plus éloquente dans son laconisme.
- 6 À l'approche du couvre-feu. Un soldat à une passante qui s'attarde : "Rentre chez toi !" Réponse impassible : "Toi, rentre chez toi."
- 7 Elia Suleiman a poussé son système à une sorte de perfection. Tragique et burlesque ont une part indissociable dans nos émotions.